

XII

UN MAITRE COUP

— Zut!! dit Criquet, dès qu'il fut solidement garrotté; d'empereur nègre in-partibus, devenir gazelle en perspective, ça peut s'appeler avoir de l'avancement. Seulement, si je vais en paradis et que le Calao y vienne aussi, il pourra s'apercevoir que j'ai bonne mémoire.

Eh, dites donc, seigneur Herboricus, et votre fameux livre? y mettez-vous cet épisode dramatique en vers?

— Je n'ai jamais voulu croire, répondit von Ruff, que la traite des nègres existe encore, comme l'avaient affirmé plusieurs voyageurs; non, je n'eus jamais cru qu'elle fût possible en plein dix-neuvième siècle et pourtant mes yeux et mes oreilles ne me mentent point, ce Calao est un négrier. C'est regrettable que je ne puisse aller jeter un cri d'alarme à l'Europe ignorante! c'est très regrettable....

— Paul, disait Henri, dites une prière pour Catherine, Dieu écouterà le frère.

— Henri, vous donnez votre vie pour elle. Elle ne le saura jamais, mais elle mourra, en pensant à vous.

— Paul!

— Henri, ne cachez pas ce que tout votre être a montré, vous aimez ma sœur. Qu'au seuil de la mort, son nom soit notre fraternelle union, Catherine vous aime, je vous la fiance dans l'Éternité.

— Mon frère! mon ami! que ma fiancée reçoive ma dernière pensée.

Deux larmes coulèrent lentement de ses joues.

— Paul, ajouta-t-il, je me nomme le comte de Simo, je suis digne de votre sœur. C'est pour attirer sur moi les châtiments de la justice et préserver une tête chérie que je fuyais.

— Henri, je suis le docteur Paul Tcherkoff, je ne suis coupable que d'avoir fait chasser de la maison paternelle un infâme qui osait regarder ma sœur. Il se vengea en accusant mon père et moi de nihilisme.

— Et elle est là, sous le même rocher que nous! oh! si je pouvais!

— Oui, la venger au moins.

— La sauver ! mais comment, où est-elle, comment parvenir jusqu'à elle ?

— Entravés par des liens, il faut mourir comme un lâche ! oh !

— Paul, quand on vous torturera vous vous taisez, elle pourrait peut-être vous entendre.

— Henri ! Henri ! oh ! je ne souffrirai pas. Quand ils viendront me prendre je serai attentif, et au moindre instant où je le pourrai, je m'élancerai et me ferai tuer sur le corps de l'un d'eux.

— Pourquoi attendre ce moment ? nos mains sont liées, mais nos pieds sont libres. Le guide et quatre hommes gardent l'entrée du souterrain, nous pouvons nous élancer tous à la fois sur nos gardes, ils se défendront et nous tueront.

— Jacquesce à votre proposition ; prévenons nos malheureux compagnons de voyage, ils préféreront la mort violente au supplice.

En ce moment quatre négriers poussèrent un nègre dans le souterrain.

— Tiens ! dit l'un d'eux, s'adressant en allemand à von Ruff, fais connaissance avec celui qui te dévorera.

Le nègre fut placé en face de von Ruff. Il était solidement ficelé.

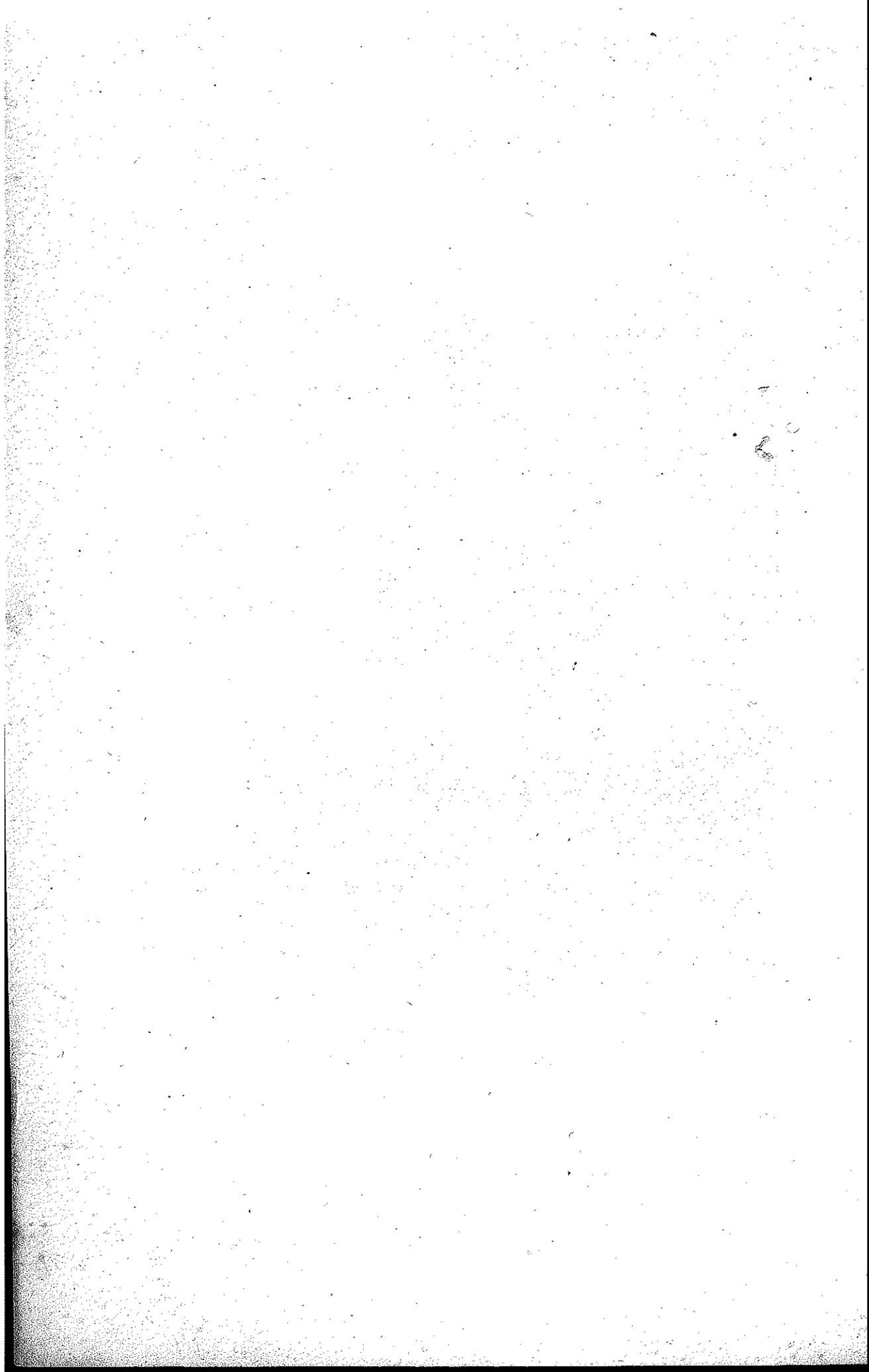
— C'est un vrai nègre, celui-ci, avait remarqué l'ex-forain ; avec un peu d'exercice on en ferait un fameux lutteur. Pauvre diable ! avoir la couleur d'un démon et en avoir l'emploi. Pauvre Herboricus ! Tonnerre, tout de même, voilà une grève qui peut compter dans mes annales. Si j'avais su cela, je ne me serais certainement pas présenté chez le droguiste. Enfin, faut sortir d'ici, car faire la gazelle pour de bon, ça ne fait pas partie de mon programme officiel, je pourrais bien sauter en panthère sur le dos d'un de mes chasseurs et filer comme un vent, mais ça n'avancerait pas les autres.

Henri et Paul cherchaient les regards de leurs compagnons d'infortune. von Ruff était préoccupé ; une plante tapissait une partie de la voûte du souterrain, et le professeur d'histoire naturelle n'en soupçonnait même pas l'existence. De la mort il avait oublié la menace, l'instrument et le moment. Là bas, dans le sable, la soif et la fatigue avaient réduit son corps, avaient annihilé son esprit, ce n'était plus qu'un cadavre ambulante ; mais ici le sang circulait, et en circulant donnait vie, et la vie de von Ruff était l'étude, et il étudiait ; il n'en pouvait rien.

Le guide avait repris son attitude de bête qui repose, mais ses yeux regardaient la baguette magique du *Ketje*.



CALAO. (p. 81.)



Il voulait en saisir le maniement, savoir ce qu'avait appris von Ruff à ses dépens.

Vers le soir, il s'adressa à Criquet, en lui disant en français :

— Comment servir de ça ?

— Ça ? comment servir ? des flûtes !

— Oui.

— Ici pas parler, bien loin expliquer.

— Où ?

— A Quilao.

— Non.

— C'est fortune dedans.

— Où ?

— Dedans : cassé, perdue ; démonté, trouvée.

— Vous venir, Ruff tombé, sauté en haut, pourquoi ?

— Expliquerai à Quilao.

— Tuerai !

— Non, Calao tuerait toi.

— Expliquer, moi laisser partir.

— Tous les cinq, nègre avec ?

— Non.

— Alors pas expliquer ; bâton poison.

— Où ?

— Partout ; poison et fortune, moi connais manière, toi mort si moi veux.

— Moi faire souffrir toi.

— Oserais pas, moi crierais, gardes viendraient, Calao punirait et prendrait baguette.

— Non, répondit le guide, en allant vers les gardes à qui il dit quelques mots. Une conversation s'engagea entre eux, puis les quatre gardes prirent leurs dispositions pour dormir.

— Ils vont faire le mort, se dit Criquet, qui avait entrevu tous les mouvements. Il va se passer ici quelque chose de drôle, ajouta-t-il, nous allons voir. Quoi que je fasse, dise ou hurle, les autres n'entendront rien.

Le guide prit une longue corde qui était enroulée autour de sa coiffure. Cette corde avait environ dix mètres de long et était de la grosseur d'une forte ficelle. Il tira ensuite un mouchoir ou foulard, le déposa à côté de la corde et alla ramasser une pierre de la grosseur d'un gros œuf de poule. Il vint auprès de sa future victime et lui demanda :

— Veux pas expliquer ?

— Non.

— Ferai parler.

— Non, moi crierai.

— Moi baillonner.

— Alors, moi rien dire, rien.

— Moi mettre pierre ici sur front à toi, moi mettre corde fort autour de la tête, sur pierre, puis serrer fort, fort, mettre de l'eau sur corde, serrer encore plus fort, toi parlera.

— Toi pas oser.

— Si, maintenant.

Le tortureur déposa sa corde et sa pierre auprès de sa victime.

Henri et Paul venaient de faire un mouvement, Criquet s'écria :

— Motus ! impassibles ! vigilants !

— Parler ! dit le guide.

— Oh ! pas faire de mal, laissez moi.

— Parler ! moi pas faire mal.

— Ai peur, fit notre ami en se poussant en arrière d'un coup de jarret.

— Parler.

— Non, non.

— Rhhr ! fit le négrier dans sa gorge d'hyène. Il se baissa, saisit le mouchoir.

Mais à ce moment, quatre coups qui n'en formaient qu'un seul, lui produisirent un pétilllement dans les yeux, une suffocation dans la gorge, un étouffement dans la poitrine et un ébranlement dans le bas-ventre ; ces sensations furent suivies d'un mouvement électrique et d'une douleur dans la bouche.

Expliquons cela.

Criquet avait appris beaucoup de choses dans sa vie ; entre autres métiers, il avait fait l'homme serpent au cirque et autre part. Ses cordes, quoique serrées, n'étaient pas des liens pour lui ; quand on l'avait lié il avait gonflé ses poignets. Quand il fut seul, couché sur le dos, il avait aminci ses mains. Il avait inventé le tour dit « de la malle des Indes » !... Il était resté là attendant l'occasion. Quand le guide s'était baissé, il avait fait appel à ses connaissances des prévot-ès-savate et avait combiné un coup quadruple. Deux doigts dans les yeux, un coup de travers de main sur la gorge et deux formidables coups de pieds aux endroits sensibles du guide, avaient été les premiers mouvements de notre ami délié.

Un saut de carpe l'avait placé tout entier sur le dos de l'« *estomacqué*. » Un mouvement de ressort le lui avait fait écraser contre terre. Un autre lui avait mis la pierre en main et enfin le dernier effort de cet éclair avait enfoncé la pierre dans la bouche du guide.

Ce dernier n'était pas revenu de son « *étonnement* » que sa bouche était mastiquée de terre, ses jambes et ses bras liés.

— Changement de décors pour le deuxième acte, fit le têté en se relevant, armé du long couteau du bandit ; à vous la parole, mon commandant, dit-il en tranchant les liens de Henri. Silence et attention, dit-il à Paul en le délivrant. Allons, sir Herboricus ! votre livre n'est pas perdu, prenez des notes, et toi, nègre, si t'a faim voilà de quoi attendre le dessert, dit-il en rendant l'usage des mains et des pieds au nègre et en le tirant sur le guide.

— Silence, commanda Henri à voix basse.

— Allons délivrer Catherine, prononça Paul d'une voix étouffée.

— Allons d'abord faire un tour en ville, fit le loustic.

— Où est Catherine ? interrogea Henri. Ce rocher est un dédale, nous nous y perdrons sans la sauver. Ils partent demain ; d'ici là, ou bien pendant les jours suivants, nous la leur reprendrons. Ces gardes, complices de notre guide, dorment, nous les surprendrons.

— J'écraserai d'abord la tête de cette vipère, fit Paul en allant au guide, mais il s'arrêta dès le premier pas.

Le nègre avait ouvert d'un coup de dents la gorge du négrier dont il buvait le sang.

— Assez, fit Paul, en poussant le nègre du pied.

— Viens ici, *picard*, fit Criquet en prenant le nègre par la peau du cou, et le tirant à lui, il lui montra les quatre gardiens immobiles, son couteau, puis la terre. Il fit alors le simulacre de ramper et le geste de couper la gorge. Le nègre comprit, car se jetant d'abord la face à terre il embrassa les pieds de son sauveur, prit le couteau et se mit à ramper vers les gardiens.

Il n'y eut ni un cri, ni un geste ; le couteau entra par la gorge et allait au cœur, y porter une mort instantanée.

Le noir revint se blottir, le passage était libre.

La nuit était venue.

Nos quatre amis et le nègre sortirent de leur caverne. Tout était silencieux.

Ils fouillèrent les négriers morts et s'armèrent.

Leurs armes à eux étaient adossées au rocher, à côté de nombreux

ballots prêts à être chargés. Ils saisirent armes et munitions, et doucement s'en furent à l'aventure.

XIII

A L'AVENTURE

Au bout d'une heure de marche, ils atteignirent le bois que von Ruff avait remarqué pendant qu'il attendait la visite de Calao ; Henri pria ses compagnons de s'arrêter.

— Avant toutes choses, dit Paul, reconnaissons une autorité. Henri, soyez notre commandant, vous en avez le sangfroid et l'énergie.

— Je ne veux point de commandement, mais je puis demander que l'on écoute mes avis. Nous ne sommes pas encore hors des griffes du tigre, et Catherine est encore entièrement en son pouvoir. Nous ne sommes pas en nombre pour l'attaquer efficacement, nous ne pouvons que surprendre. Un instant d'oubli, de panique, de carnage de la part des bandits sera celui que nous choisirons pour nous approcher de notre chérie. C'est donc pendant le trajet que feront les négriers que nous les attaquerons. Nous ne pouvons nous éloigner, il nous faut les suivre.

— C'est juste, fit von Ruff, mais je crois devoir vous faire remarquer que les haleines fétides des êtres dégradés que nous fuyons, peuvent arriver encore jusqu'à nous.

— Oui, fit Criquet, nous ferons bien d'agrandir l'espace qui nous en sépare.

— Je ne crois pas la chose absolument indispensable, dit Paul. Calao se sait en sûreté ici, donc il se garde peu ou point, donc encore il n'a pas de sentinelles avancées.

— A moins que dans les villages circonvoisins, remarqua Henri ; mais, armés, nous ne les craignons pas.

— Je voulais ajouter, continua-t-il, que Calao ne nous fera poursuivre que mollement, et voici pourquoi : nous ne sommes point, pour lui, marchandises ni lucre ; il nous faisait tuer à son profit, c'est-à-dire pour se débarrasser de nous, tout en donnant des exemples. Nous partis, il ne nous regrettera pas, il ne perdra pas son temps en